

RÉSUMÉS DES CONTRIBUTIONS

Jean BOUTIER, Brigitte MARIN et Antonella ROMANO, *Les milieux intellectuels italiens comme problème historique : une enquête collective*, p. 1-31.

L'introduction générale s'est fixée comme objectif de rendre compte des principaux débats historiographiques et choix méthodologiques autour desquels s'est structurée l'enquête collective dont les résultats sont présentés dans les chapitres qui suivent. Elle vise à rendre son homogénéité à un projet collectif qui a engagé des collaborateurs aux approches et cultures historiennes différentes, en France et Italie, entre histoire culturelle et histoire sociale. Elle se concentre sur quatre points principaux : en premier lieu, elle éclaire le choix d'une approche comparative sur la base de trois sites, Florence, Rome, Naples. Elle pose les jalons, dans un second temps, d'une approche d'ensemble de la longue période moderne, les XVII^e et XVIII^e siècles, en cherchant à en proposer des articulations internes ainsi qu'une vision globale au-delà des spécificités historiographiques sur la « Réforme » ou les « Lumières ». Elle invite, en troisième lieu, à un usage actif du terme « milieux intellectuels », en se situant par rapport à l'histoire intellectuelle française et italienne. Elle justifie enfin la focalisation des enquêtes sur les académies, prises dans leur acception la plus large.

Anna Maria RAO, *Fra amministrazione e politica : gli ambienti intellettuali napoletani*, p. 35-88.

Bilancio di un lungo lavoro collettivo e comparativo, il saggio mette in rilievo i caratteri specifici degli ambienti intellettuali napoletani fra Sei e Settecento, nel più generale contesto della società meridionale. Rispetto a una tradizione storiografica che affrontava la storia culturale del Regno di Napoli sul piano della storia delle idee o attraverso i profili biografici, si propone una più ampia considerazione delle strutture del lavoro intellettuale, dall'Università ai collegi, dalle biblioteche alle accademie, dalle stamperie ai musei. Animata da figure di grande rilievo italiano e europeo, la vita intellettuale napoletana appare molto meno luminosa se si guarda alle strutture culturali e alle politiche statuali. Solo dagli anni Sessanta del Settecento si assiste a un tentativo globale di riforma delle istituzioni culturali, mentre aumentano le pressioni per un pieno riconoscimento dell'autonomia del lavoro intellettuale come professione.

Girolamo DE MIRANDA, «*À de vagues desseins l'homme est toujours en proie*». *L'Accademia degli Oziosi e i suoi antagonisti tra riti fondativi e costruzione d'identità*, p. 89-104.

È ricostruita parte della storia del sodalizio partenopeo degli Oziosi, di quelli che ad esso si sono opposti agli inizi del Seicento. Al centro della vicenda il viceré Lemos e soprattutto Giambattista Manso. Il cavaliere, membro della nobiltà *extra sedilia* della capitale, è il *deus ex machina* del consesso che subito si presenta nella sua peculiarità politica : luogo d'incontro tra forze egemoni ed altre emergenti. L'accademia degli Oziosi deve farsi spazio in una società caratterizzata da *élites* disabituata al dialogo, propone così modelli e simboli che avranno nel tempo fortuna alterna. Gli eserghi nel testo scandiscono in forma di scherzo letterario il commento di possibili eruditi francesi, amanti delle citazioni, in visita agli Oziosi. Noto è la distanza dalla quasi coeva, «grande Académie», voluta con piglio autoritario da Richelieu.

Elvira CHIOSI, *Istituzioni accademiche a Napoli nel Settecento : continuità e mutamenti*, p. 105-122.

Per tentare di comprendere spinte e opposizioni al diffondersi di una cultura del rinnovamento a Napoli risulta prezioso lo studio dell'accademismo nelle variegate tipologie con cui si manifestò nel Settecento, quando si sperimentavano nuovi modi di stare insieme anche nei tradizionali luoghi di conversazione : nuove pratiche del comunicare favorivano scambi e rielaborazioni di idee, mentre in inedite forme di consumo culturale i valori propri dei lumi risultavano condivisi del tutto o solo in parte e, talvolta, disattesi o traditi.

Una certa unità sembra infatti permessa dalla *koiné* illuministica che, accettata o combattuta, attraversa trasversalmente gran parte della società. È un'azione che si insinua nei tradizionali corpi sociali, nello stato, nella chiesa, nelle professioni, spezzando antiche solidarietà e creandone nuove intorno a piccole e grandi battaglie sullo sfondo della crisi dell'Antico Regime.

Brigitte MARIN, *Milieu professionnel et réseaux d'échanges intellectuels : les médecins à Naples dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, p. 123-167.

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, les médecins acquièrent une visibilité nouvelle dans les milieux intellectuels de Naples, grâce à la réforme universitaire, à la place nouvelle accordée aux compétences et à l'affirmation de l'idée de santé publique : des médecins, proches de la monarchie, qui œuvraient pour un contrôle accru de la profession, et présentaient un profil social jusqu'alors inédit. À partir des années 1770, le nombre de jeunes médecins à la recherche d'emplois, de rémunérations et de reconnaissance scientifique renforça concurrences et protections. Ce nouveau contexte ne fut pas sans conséquence sur l'activité intellectuelle : polémiques scientifiques, nécessité de publier pour asseoir sa réputation, recherche des titres académiques. Plus que par le passé, la réussite profes-

sionnelle avait désormais partie liée avec la place occupée au sein des grandes institutions culturelles. Les processus de professionnalisation à l'œuvre modifièrent ainsi les pratiques sociales et intellectuelles des médecins comme leurs réseaux d'échanges savants.

Marina CAFFIERO, Maria Pia DONATO et Antonella ROMANO, *De la catholicité post-tridentine à la République romaine : splendeurs et misères des intellectuels courtisans*, p. 171-208.

Ce texte de synthèse, qui fait écho aux deux autres textes consacrés à Florence et Naples, propose à la fois une description de la ville en tant qu'espace de production des savoirs et une caractérisation de ses spécificités. Il s'appuie sur un questionnaire commun à l'ensemble du projet (permettant ainsi d'ouvrir la comparaison avec les deux autres sites étudiés) grâce auquel sont saisis et analysés deux points forts de la Rome moderne. On retiendra d'une part une accumulation exceptionnelle d'équipements et de ressources culturelles et intellectuelles liées au double statut de capitale d'un état temporel et de centre spirituel de la catholicité, lui-même générateur de structures politiques et sociales propres, qui conditionnement fortement les pratiques intellectuelles. On met d'autre part en lumière les modalités de fonctionnement du polycentrisme culturel et ses conséquences sur la production des savoirs tout au long de l'époque moderne.

Antonella ROMANO, *À l'ombre de Galilée? Activité scientifique et pratique académique à Rome au XVII^e siècle*, p. 209-242.

L'historiographie centrée sur les milieux intellectuels romains à l'époque moderne souffre d'une double lacune : d'une part, peu de travaux se sont portés sur les savants et l'activité scientifique de l'*Urbs*; d'autre part, les académies scientifiques n'ont pas suffisamment attiré l'attention des historiens de la sociabilité intellectuelle. La double conjoncture du premier projet de l'académie des Lincei et de la condamnation de Galilée a conforté l'idée que, après les années 1630, Rome se présentait comme le non-lieu d'une activité scientifique marquée, partout ailleurs, par le sceau de la «révolution scientifique».

En esquisant un repérage des académies scientifiques romaines dans le long XVII^e siècle et en interrogeant les protagonistes, les objets et les pratiques, on a cherché en premier lieu à évaluer l'héritage épistémologique galiléen dans la Rome de la seconde moitié du XVII^e siècle, notamment à travers l'entreprise de l'Académie physico-mathématique de Giovanni Giustino Ciampini. On a voulu d'autre part en saisir les limites à travers une analyse du milieu scientifique présent dans la capitale pontificale et des formes de la sociabilité académique propres à la ville. On propose ainsi l'hypothèse selon laquelle l'académie scientifique romaine se construit comme un lieu de brouillage épistémologique, nécessaire autant au maintien d'un État pontifical – dont le polycentrisme culturel exprime la variété des factions en lutte pour l'exercice du pouvoir romain – qu'aux

savants qui utilisent ce flou comme un espace d'action et de contournement possible de la censure.

Maria Pia DONATO, *Le due accademie dei Concili a Roma*, p. 243-255.

La storia delle due accademie dei Concili (la prima fondata da G. G. Ciampini nel 1671, la seconda istituita da Benedetto XIV nel 1740) costituiscono due esempi eloquenti della difficoltà di definire una élite intellettuale dai contorni ben definiti nel contesto romano. Infatti, la prosopografia degli accademici mostra, in entrambi i casi, la sovrapposizione tra competenze storico-erudite e reclutamento curiale. Le accademie, specie queste due dedicate ad un tema sensibile nel rapporto tra la Chiesa di Roma e le chiese nazionali, sono i luoghi in cui si articola un discorso storico romano, ma sono anche spazi di promozione per i futuri prelati. La capacità della curia romana di assimilare le competenze intellettuali, anzi, tocca uno dei suoi apici proprio durante il pontificato di Benedetto XIV.

Daniela GALLO, *Pour une histoire des antiquaires romains au XVIII^e siècle*, p. 257-275.

L'antiquaire fut l'une des figures les plus typiques de la Rome du XVIII^e siècle. Rarement d'origine romaine, mais néanmoins toujours bien en cour dans les milieux de la Curie, il fut souvent un collectionneur passionné. Bien qu'engagés dans des travaux scientifiques d'envergure, nombre de ces antiquaires ne refusèrent pas de mettre leurs compétences au service du public du Grand Tour. Leur apport fut fondamental tant dans le domaine de l'histoire de l'art antique que sur le marché artistique européen. Qu'il fût un *monsignore*, un aristocrate, un patricien, un artiste ou un marchand, l'antiquaire romain du XVIII^e siècle fut presque toujours impliqué dans des activités multiples. C'est seulement dans le dernier quart du siècle, sous les pontificats de Clément XIV et de Pie VI, que se produisit une professionnalisation du métier d'antiquaire.

Marina CAFFIERO, *Accademie e autorappresentazione dei gruppi intellettuali a Roma alla fine del Settecento*, p. 277-292.

Nella seconda metà del Settecento si va costruendo, a Roma, un «sistema integrato» degli ambienti intellettuali cittadini, cementato intorno a relazioni, solidarietà e reti culturali e politiche. Al centro di tale sistema si collocano sia le Accademie, e in particolare l'Arcadia nella sua fase di rinnovamento, sia numerosi periodici. Accademie e periodici costituiscono i principali centri di aggregazione degli intellettuali, i poli della teorizzazione del «letterato utile e buon cittadino», i luoghi dell'emergenza di un ceto intellettuale nuovo, diverso dal passato anche sul piano sociologico: più laici rispetto agli ecclesiastici, più «borghesi» rispetto agli aristocratici, più provinciali rispetto ai «romani». Le accademie e gli altri poli

della socialità culturale, aprendo alla professionalizzazione dell'intellettuale e spingendo alla democratizzazione degli accessi nelle istituzioni, culturali e non, addestrano così a una sorta di apprendistato della politica che si manifesterà appieno nel periodo rivoluzionario.

Marina FORMICA, *Rivoluzione e milieux intellectuels*, p. 293-327.

Il contributo si propone di verificare come i *milieux intellectuels* della Roma settecentesca, al centro della strategia di papa Pio VI, si siano trasformati durante un periodo di forte crisi politica e culturale quale quello della Repubblica Romana del 1798-1799.

Quando forme associative nuove ed estranee alla realtà locale (come *clubs* e società patriottiche) s'intersecarono con spazi d'incontro più consolidati e di antica tradizione (accademie, *in primis*), i patrioti cercarono d'integrarsi in ciascuno di essi, con l'obiettivo di sfruttarne le potenzialità politiche e di avviare rapporti con il potere di segno diverso rispetto al passato. Ai tentativi di omogeneizzazione imposti dalle *élites*, essi furono però costretti a reagire adottando ora atteggiamenti di necessaria dissimulazione ora di aperta resistenza, da cui emersero nuovi modi di concepire la democrazia e la partecipazione alla società rivoluzionata: modi che, nell'Ottocento, sarebbero stati destinati a dare luogo a dibattiti e contraddizioni non risolte confluiti nella formazione del nuovo Stato italiano.

Jean BOUTIER et Maria Pia PAOLI, *Letterati cittadini e principi filosofi: i milieux intellettuali fiorentini tra Cinque e Settecento*, p. 331-403.

Gli aspetti salienti della vita culturale e della società fiorentina fra Sei e Settecento vanno considerati alla luce delle due diverse fasi politiche che segnano la storia del Granducato di Toscana col passaggio dalla dinastia medicea a quella asburgico-lorenese. Nella prima fase fu stretto il legame fra mecenatismo e cultura, nel senso di una proficua osmosi fra gusti e curiosità dei principi di casa Medici da un lato e sviluppo della produzione artistica, scientifica e letterario-erudita dall'altro; nella seconda fase le iniziative prese dal governo lorenese per «pubblicizzare» istituzioni e iniziative culturali danno maggior spazio alla nascita dell'intellettuale-funzionario, altra cosa dall'erudito dilettante. Nella sostanza, però, nel lungo periodo iniziato nel 1541 con la trasformazione dell'Accademia degli Umidi, in Accademia fiorentina, prima accademia letteraria sotto l'egida di un principe, e conclusosi nel 1783 con la unificazione da parte di Pietro Leopoldo delle tre principali accademie cittadine, la Fiorentina, la Crusca e gli Apatisti, si mantenne inalterata la peculiarità dei *milieux* intellettuali fiorentini caratterizzati da un'alta densità di sodalizi culturali e religiosi spontanei nel contesto di una

popolazione stabile. La forte tradizione cittadina, ancorata ai capi saldi dell'affermazione della lingua volgare e dello studio dei classici, si aprì alla circolazione della comunità scientifica europea a partire dalla seconda metà del Seicento quando Firenze, divenne, con Napoli e Roma, una delle mete del *grand-tour*.

Jean BOUTIER, *Les membres des académies florentines à l'époque moderne. La sociabilité intellectuelle à l'épreuve du statut et des compétences*, p. 405-443.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Florence a dû compter, en permanence, entre 500 et 800 académiciens, affiliés chacun à une ou plusieurs des dizaines d'académies qui y existent alors. Cet ensemble coïncide très largement avec les milieux intellectuels de la ville. Son inventaire est difficile à réaliser : les sources ne renseignent que rarement sur les membres tout au long de l'existence de l'institution académique. La reconstitution des affiliations à une dizaine d'académies – dont les plus importantes – a permis de constituer un corpus de près de quatre mille académiciens, qui couvre près de deux siècles et demi. L'étude montre la succession de deux modèles d'«académicien». Le premier, celui du «cittadino accademico» lie fortement la sociabilité académique à la structure politique du monde citadin; il souligne l'imbrication des milieux intellectuels et des élites aristocratiques; il rend compte de la fermeture de ces milieux vis-à-vis des non florentins. Le second modèle renvoie à l'essor des académies spécialisées et au type de l'«honnête homme savant»; la mise en avant du critère de la compétence (réelle, supposée ou revendiquée) transforme les milieux académiques florentins, mieux insérés dans un espace italien voire européen.

Nicola MICHELASSI, «*Regi protettori*» e «*virtuosi trattenimenti*» : *principi medicei e intellettuali fiorentini del Seicento tra corte, teatro e accademia*, p. 445-472.

L'attività teatrale costituisce uno dei principali propulsori della vita intellettuale fiorentina del Seicento che, come è noto, si strutturava in una ramificata rete di confraternite e accademie, spesso protette e controllate dall'interessato mecenatismo dei principi medicei. Nella famiglia regnante troviamo il più importante promotore della vita accademica e teatrale fiorentina negli anni centrali del Seicento, il principe e cardinale Giovan Carlo de' Medici. I rapporti tra intellettuali accademici e potere medico animavano l'ossatura di una vita culturale in cui il teatro e, più in generale, la dimensione spettacolare rivestivano un ruolo fondamentale. Proprio per sottolineare la rilevanza dell'attività spettacolare nell'ambito dei rapporti tra intellettuali e potere medico, si tratteranno qui molto brevemente le accademie specificamente teatrali, per trattare invece in dettaglio la poco nota ma assai significativa attenzione al teatro e allo spettacolo che si registra negli anni centrali del Seicento all'interno di due tra le più importanti isti-

tuzioni fiorentine del tempo, l'accademia degli Svogliati e l'accademia della Crusca (nelle quali risalta il ruolo di trattatisti e teorici attenti al teatro e alla musica, come Giovan Battista Doni), durante gli anni in cui queste adunanze subirono l'influenza predominante del principe Giovan Carlo.

Salomé VUELTA GARCÍA, *I cultori del teatro spagnolo nelle accademie fiorentine del Seicento*, p. 473-500.

Nel Seicento i rapporti politico-culturali fra la Toscana e la Spagna furono molto intensi. A Firenze, dove viveva una vivace comunità spagnola sin dai tempi di Eleonora de Toledo, la lingua e la letteratura spagnole erano molto apprezzate. I libri spagnoli circolavano ampiamente nella città medicea grazie all'interesse dei nobili di origine iberica, ma anche grazie all'operato degli intellettuali fiorentini che li portavano in città in seguito ai loro rientri dalla Spagna, quali Niccolò Strozzi e, soprattutto, Girolamo da Sommaia. Essi diedero origine a numerose traduzioni. Un'importanza particolare rivestì all'epoca l'interesse per il coevo teatro spagnolo da parte di un gruppo d'intellettuali cortigiani fiorentini, quali Jacopo Cicognini e suo figlio Giacinto Andrea, Pietro Susini, Mario Calamari, Mattias Maria Bartolommei, Ludovico Adimari, Antonio Fineschi da Radda, Cosimo Villifranchi e Giovanni Cosimo Villifranchi. Questi autori si dedicarono a tradurre e rielaborare le commedie iberiche per rappresentarle presso le confraternite e le accademie cittadine.

Maria Pia PAOLI, *Anton Maria Salvini (1653-1729). Il ritratto di un «letterato» nella Firenze di fine Seicento*, p. 501-544.

La figura di Anton Maria Salvini, celebre grecista, ben rappresenta l'evoluzione del «letterato» nella Firenze di fine Seicento e in generale nell'intera comunità dei dotti europei; al tradizionale connubio fra le lettere, gli uffici e gli esercizi di pietà, ereditato dalla cultura umanistica, si accompagna un senso più forte dell'identità della professione stessa delle lettere rispetto alla professione legale o medica. Il ricco epistolario di Salvini, oltre ai suoi discorsi accademici e alle sue traduzioni dai classici greci e dagli autori contemporanei inglesi, mette in luce il profondo significato riservato al ruolo fondante della critica «disappassionata», aprendo la strada alla figura dell'intellettuale che si sente parte attiva del vivere civile.

Maria Pia DONATO e Marcello VERGA, *Mecenatismo aristocratico e vita intellettuale: i Corsini a Roma, Firenze e Palermo nella prima metà del Settecento*, p. 547-574.

Lo studio del mecenatismo dei Corsini a Roma, Firenze e Palermo contribuisce alla conoscenza della storia politica e culturale del primo Settecento italiano, illuminando alcune dinamiche dei ceti intellettuali. In particolare, l'azione di Ne-

ri Corsini appare determinante nel far precipitare i diversi elementi della cultura fiorentina di primo Settecento verso la predominanza dell'antiquaria a discapito delle scienze della natura. Su questo terreno si dispiega anche a Roma, dopo l'elezione di Lorenzo Corsini al soglio pontificale, un vasto progetto politico-culturale che raccoglie soprattutto intorno al Museo Capitolino molte risorse. Ciò anche se, nella diversa posizione della famiglia, le dinamiche si frastagliano al confronto con gli equilibri e le mediazioni della corte di Roma. Le vicende di un gruppo di letterati palermitani mostra infine la capacità della rete di relazioni costruita dai Corsini di funzionare, ancora alla metà degli anni quaranta, da canale di comunicazione e di legittimazione di ampi gruppi di letterati.

Mirabelle MADIGNIER, *Conversazioni, salons et sociabilités intellectuelles informelles à Rome et à Florence au XVIII^e siècle*, p. 575-598.

Les modes d'agrégation, de sociabilité, de rencontre des milieux intellectuels sont multiples au XVIII^e siècle. Les salons – couramment désignés par le terme de *conversazioni* dans la péninsule – représentent un espace de rencontre original, complexe, qui allie aux activités de la lecture, du théâtre, de la poésie, de la musique, des activités plus frivoles telles que la galanterie ou le jeu. Ils intègrent les femmes – quelques femmes – dans un espace socioculturel élargi et apparaissent dans une perspective de clientélisme, comme un instrument permettant aux élites sociales de mettre en œuvre des stratégies de relations ou d'alliances. Cependant au-delà de ce modèle, le phénomène des salons recouvre toute une panoplie d'événements fort différenciés. Les villes de Rome et de Florence, deux capitales aux structures politiques et sociales radicalement différentes, permettent de souligner la grande diversité des formes de rencontre informelle des élites et les liens variés qui s'établissent entre milieux intellectuels et clientèles salonières.

Antonella ALIMENTO, *Le accademie ecclesiastiche : Roma, Napoli e Firenze*, p. 599-636.

Le accademie sorte negli anni '40-'50 del Settecento ebbero tratti comuni : i fondatori appartenevano alla generazione di letterati nati a fine Seicento, formati tra il '20-'30 ed affermatesi negli anni '40 del Settecento; erano ecclesiastici già avviati nella carriera curiale; le accademie garantirono il reclutamento di nuove forze di governo ed erano luoghi di selezione di giovani che aspiravano ad incarichi prestigiosi; rispondevano all'esigenza di formare un clero più avvertito, ma assolsero anche finalità polemiche ed apologetiche. L'accademia fondata nel 1744 nel Seminario di San Miniato dall'abate Paletti ebbe un carattere più aperto.

Consumata la stagione muratoriana, le accademie degli anni '80 puntarono a contrastare la diffusione del razionalismo, dell'ateismo e gli assalti alla supremazia romana portati dal gallicanesimo e dal febronianesimo.

Françoise WAQUET, *De la «Repubblica letteraria» au «pio letterato» : organisation du savoir et modèles intellectuels dans l'Italie de Muratori*, p. 637-650.

Cet article examine les écrits programmatiques de Muratori relatifs à l'organisation du monde savant italien et à la fonction dévolue au lettré dans l'économie intellectuelle des pré-Lumières; il les confronte à l'expérience pratique qui fut celle du savant de Modène. Il en ressort une vision contrastée des choses : une sociabilité de tonalité «aristocratique»; un rôle reconnu à la protection princière; une forte dimension baconienne; une exigence de liberté intellectuelle; une culture catholique fondée sur Rome. D'où un douloureux débat entre les exigences de la science moderne et celles de l'allégeance religieuse pour des savants qui étaient aussi des croyants sincères.

Jean BOUTIER, Marina CAFFIERO, Brigitte MARIN et Antonella ROMANO, *Perspectives : Naples, Rome, Florence en parallèle*, p. 651-673.

Sans chercher à assumer spécifiquement la dimension comparative qui marque ce volume au plan méthodologique, la conclusion propose de faire surgir les différents nœuds problématiques autour desquels se structurent les milieux intellectuels italiens à l'époque moderne, ainsi que leurs pratiques. Le premier concerne les rapports entre intellectuels et pouvoirs politiques, notamment à travers la forme spécifique du mécénat. Le deuxième porte sur l'émergence et la structuration professionnelle des milieux intellectuels, entre université et fonctions publiques. La production et la circulation du travail intellectuel, les liens avec imprimeurs et libraires constituent le troisième axe de réflexion et conduit aussi au quatrième, celui du journalisme et de la participation des milieux intellectuels au débat dans un espace public en cours de formation. Ces propositions conclusives cherchent à ouvrir les pistes d'un dialogue à poursuivre et élargir, sur l'espace italien et au-delà.